



HAL
open science

Rapports de couleur et de pouvoir en Haïti

Alice Corbet

► **To cite this version:**

| Alice Corbet. Rapports de couleur et de pouvoir en Haïti. 2015. hal-02473674

HAL Id: hal-02473674

<https://hal.science/hal-02473674>

Submitted on 10 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rapports de couleur et de pouvoir en Haïti

« *Eh blan ! Eh blan !* ». Ainsi peut-on être interpellé en Haïti. Plus tard, on entend dans la rue deux Haïtiens ne se connaissant pas qui s'interpellent : « *Eh, nèg la !* » (« Eh, le nègre ! »). Quant aux personnes à l'épiderme café-au-lait, il n'est pas rare que leur surnom soit « *Piti blan* » (petit blanc).

Pour celui venu d'ailleurs, ces termes de *blans* et de *nègs* donnent un sentiment de malaise, car ils sont basés sur la couleur de peau, d'évocation péjorative et raciale. Pourtant, en créole haïtien, leur signification mérite d'être explicitée : tout aussi connotés, ils le sont différemment. Et ils incarnent de manière crue la réalité d'une société fortement hiérarchisée. Il faut admettre cette polysémie délicate, référant à la fois une entité (une communauté par exemple, ou les êtres humains en général), une couleur (dont les déclinaisons sont multiples et alliées à des traits physiques), et une position sociale admise en fonction de la perception du corps de l'autre. Tentative de décryptage, appuyée sur mes expériences de terrain et l'ouvrage de Micheline Labelle¹.

En créole haïtien, *blan* est un terme utilisé pour désigner ceux qui ne sont pas Haïtiens, les étrangers. Le *blan* n'est pas celui qui a une couleur de peau pâle, mais celui qui vient d'ailleurs ou, plutôt, qui n'est pas Haïtien. Celui qui n'a pas les codes d'Haïti, qui ne parle pas sa langue, qui ne s'inscrit pas dans une communauté culturelle fondée sur l'histoire et le partage d'un pays aux journées souvent difficiles. On peut donc être afro-américain, malien, ou japonais, et être *blan*.

Mais il y a une autre dimension au terme *blan*, bien reliée à la couleur de peau.

Dans une étude intitulée « Idéologie de couleur et classes sociales en Haïti », Micheline Labelle a repéré plus de vingt termes permettant de déterminer les « caractères » d'une personne, en fonction de la qualité de ses cheveux, de ses traits, et de sa couleur de peau (et plus de 70 termes « dérivés »). Les plus classiques sont le noir, le marabout, le brun (à la connotation valorisée), le griffe, le grimaud (terme péjoratif), le mulâtre, le quarteron, le blanc.

On dira la plupart du temps d'un Haïtien noir qu'il est *nèg* (du français *nègre*, lui-même issu de la racine latine *niger* « noir »). Le *nèg* désigne, de manière générale, l'être humain. On entend souvent parler de belle négresse, par exemple. Le *nèg* a également, la plupart du temps, des « caractères » noirs (cheveux crépus, traits épais, couleur foncée). Le *nèg môrn* est celui qui, venant des montagnes, est peu éduqué ; à l'inverse du *gran nèg* qui a du prestige et fréquente les bourgeois. Ces derniers sont très souvent métisses et *blan* dans les attitudes. Et bien qu'un *blan* soit forcément un *nèg*, car un être humain, on l'appellera toujours *blan*.

Ainsi, les bourgeois -ceux qui sont souvent venus de lointaines contrées quelques générations auparavant (du Liban, de Syrie, de France), mais qui ne sont pas descendants d'esclaves, et qui se partagent avec quelques familles l'ensemble des richesses du pays- sont en leur grande majorité blancs de peau, ou très clairs. Ils sont Haïtiens de nationalité, mais ne partagent en rien le quotidien de leur pays, vivent dans des ghettos de riche, vont au marché à Miami les week-ends, étudient dans les grandes universités et vivent de rentes et d'affaires dans leurs

grandes villas entretenues par une horde de « petit personnel » noir. A la fois enviés et craints, les *blans*, qui dominent le pays, sont perçus comme intrinsèquement différents en raison de leur couleur de peau qui reflète leur ascendance et leur pouvoir.

Certains, métisses ou noirs, ont aussi beaucoup de pouvoir en Haïti, souvent parce qu'ils ont entretenu des relations peu dicibles avec les dictateurs ou manipulé l'argent avec une équité toute parcimonieuse : on dira d'eux qu'ils sont bien noirs de peau mais ont tout du *blan*. Ceci dit, « *Mulât pòv sé nèg, nèg rich sé mulât* » (« un mulâtre pauvre est un nègre, un nègre riche est un mulâtre ») dit le proverbe : l'argent et le pouvoir blanchissent tout. On dira toutefois de quelqu'un nouvellement admis dans les hautes classes sociales – un *nèg ki rivé* (« celui qui a réussi ») – qu'il est encore un *nèg afrikin, chabon* (charbon) ou *noè* (noir), quand celui qui depuis « toujours » est en haut de l'échelle sociale est un *nèg fin*. Dans tous les cas, jamais celui qui a un « partie » noire – par son ascendance ou un trait physique – ne sera entièrement blanc. On ne peut devenir blanc, même à travers les générations. C'est en parlant avec un groupe de chauffeurs d'une grande ONG que j'ai compris en quoi la couleur de peau noire était objet de fierté (« *Haïti, la première république noire* ») et de préjugés : « *Blan bon, mulât passab, nèg chia* » (« Le blanc est bon, le mulâtre est passable, le noir est mauvais (du caca) »). Le *nèg* est, par sa couleur, voué à faire partie du *pèp la* (le peuple), et à *chèche lavi* (chercher la vie : expression exprimant la précarité quotidienne).

Entre toutes ces couleurs, un rapport de subjugation et de domination s'est installé. Hérité des rapports entre esclavagistes (blancs ou métisses) et esclaves, entre propriétaires et travailleurs, entre riches et pauvres, le *blan* est en haut de l'échelle sociale et le *nèg* en bas. Pour tous, c'est un but d'accéder à plus de richesse et de pouvoir, une revendication de s'arracher à sa classe d'appartenance. On dit même « *Dépi nan Ginin nèg tray nèg* » : « depuis toujours, le nègre hait le nègre »². Ce rapport à soi (vouloir s'extraire de sa condition) et à l'autre (pouvoir dominer celui qui est en-dessous de sa classe sociale) transparait à la fois dans une grande conscience de classe (« *nous, les Haïtiens, qui nous sommes libérés de la domination blanche* »³) et dans des rapports de domination qui rappellent des systèmes de caste, où celui qui domine a le « droit » de continuer à exercer sa domination, fut-ce de manière intrinsèquement inéquitable ou violente. En témoigne la présence habituelle des enfants *restaveks*, dont la condition est parfois proche de l'esclavage, même auprès des familles les plus pauvres. Cette stratification est entretenue par les Haïtiens blancs, pour qui il est mal vu de se marier à un *nèg*, encore plus s'il est *noè* – terme très péjoratif. L'endogamie est très forte. Tout est fait pour bien conserver, au sein de sa famille, ses propriétés, sa réputation, sa richesse... et sa couleur.

Ainsi, quand on arrive dans le pays, dans un cadre de tourisme, de recherche ou humanitaire, comment ne pas être dérangé par ce terme de *blan* qui est attribué ? D'abord, l'identification à une couleur est souvent énoncée avec moins de franchise chez nous ; mais aussi, de fait, on arrive avec sa richesse, son savoir, son billet d'avion retour. Le *blan* étranger habite dans des maisons en dur, se fait souvent conduire par des chauffeurs (noirs), a le pouvoir de celui qui vient aider ou travailler, et peut repartir. Il est sans cesse renvoyé à une position le situant en haut de la stratification sociale stricte qui prévaut en Haïti.

Les photographies de Paolo Woods⁴, réunies dans un ouvrage, sont parmi les plus révélatrices de ces rapports de pouvoir, si identifiables par la couleur de peau et par l'étalage de la richesse, qui hiérarchisent le quotidien haïtien. Il n'y a pas de misérabilisme dans ce travail, seulement un regard juste, franc, direct. Un reflet d'un monde mêlant l'héritage colonial aux

balbutiements démocratiques ; une société du marronage⁵ où la fuite en avant est autant un espoir qu'un mode de vie. Un rapport à l'autre étrange pour ceux qui arrivent en Haïti, basé sur la couleur, l'habitus, la richesse ostentatoire, assez facile à apprivoiser pour qui s'en donne la peine, mais rigidifiant l'ensemble de la société haïtienne.

Comme le dit le proverbe : « *Tout moun se moun, men tout moun pa menm* » : Tout le monde est quelqu'un (un humain), mais tout le monde n'est pas pareil.

1. Micheline Labelle, *Idéologie de couleur et classes sociales en Haïti*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1987
2. Littéralement « depuis la Guinée ». Culturellement, la Guinée est le pays originel des Haïtiens : c'est devenu une notion mythique, dégagée de toute contrainte historique ou géographique (bien que partiellement justifiée). Par exemple, quand il meurt, l'âme d'un Haïtien retourne « en Guinée ».
3. En 1804, les esclaves haïtiens ont mené à bien une révolution, fondant la première république noire.
4. Paolo Woods et Arnaud Robert, *Léta*, Port-au-Prince : Edisyon Fokal, 2014.
5. De *marrons* : esclaves enfuis dans les montagnes. [↔]

08/06/2015 PAR ALICE CORBET

BLOG LAMENPARLE